

Revue *Sur Zone*

n° 33

(*Poezibao*)

Siegfried Plümper- Hüttenbrink

Bach ohne Ende

septembre 2016

Bach ohne Ende.

Comment remédier à ce fléau qu'est la rotation terrestre ? Comment réchapper aux sortilèges des cercles et des cycles de vie ? Cela s'avère peine perdue, et pourtant j'ai cru y parvenir au cours d'une résidence d'écrivain, et ce en m'astreignant à écouter toute une année durant, et à raison de cinq heures par jour, presque l'intégrale des œuvres de J.S.Bach.

Cela se passait en altitude, dans un décor d'Ancien Régime. Plus précisément un château baroque et ses parcs alentour, propice au *farniente* et aux intrigues en tout genre. Un château de pacotille certes, une sorte de *Marzipanschloß* plus que frelaté, mais qui résonnait à merveille. Ses arcades et ses galeries se prêtaient à toutes sortes de jeux acoustiques, mais dont je n'ai plus guère souvenance, sinon qu'ils devaient faire écho aux cristallisations sonores qu'aurait pu engendrer un clavecin sous les doigts de J.S.Bach. Je sais encore moins ce qui m'amena à l'écouter sans relâche. Était-ce par désœuvrement ? Par pure hygiène mentale ? Ou tout simplement pour m'affûter l'oreille, qu'elle en devienne comme *clairoyante* ? Ou n'était-ce pas plutôt pour donner congé à ma propre personne qui se prélassait à ne rien faire que l'écouter, et parfois même à fond perdu ? Il est vrai que le vacuum acoustique qui sévissait dans les lieux n'était pas sans induire par moments une écoute en état d'apesanteur.

Sa musique, qu'on dit à tort savante, voire cryptée, l'est aussi par jeu. Si elle fixe doctement les sons en tenant compte des lois de la gravitation tonale, elle les laisse toutefois partir en balade et agir en électrons libres sous l'emprise de cette centrifugeuse qu'est la rotation terrestre. Les ritournelles quasi enfantines qu'égrènent les *Inventions à deux et trois voix* BWV 772/801 pourraient en attester. Un *Leerlauf*, un processus gyant à vide, semble les faire tourner en boucle. Avec ressorts et roues crantées, et un tic et tac entêtant, quasi métronomique. Pour qui se risquera à les jouer sans être pris de tournis, elles auront vite fait de constituer une thérapie infaillible pour aérer l'habitable intérieur, se purger de ses mauvais esprits, et se tenir pour vacant. C'est du reste ainsi que j'en usais lors de mon séjour en résidence. Un séjour qui dut porter, inscrite en guise d'exergue, une citation d'André du Bouchet à relent quelque peu taoïste, et qui me prescrivait de "*ne rien faire tant que je ne sentais rien, et pour que rien ne vienne remplacer ce rien.*"

Aujourd'hui encore, il suffit que j'entende l'Aria qui inaugure le cycle des *Variations Goldberg* pour qu'une bouffée d'oxygène sonore se déclare de sitôt et qui vous laisse bouche-bée, en expectative. Ouïr s'effectue alors à ciel ouvert, à même un ciel d'avant la révolution copernicienne *et* dont la nature toute céleste abritait encore le divin. Oragé en fresque vocale, on l'entend qui se déploie et résonne à flanc d'abîme dans la véhémence dramaturgique des chœurs ouvrant la *Passion selon Saint Jean*. On le perçoit aussi dans les spéculations sonores auxquelles J.S. Bach s'est livré sur la fin de sa vie. Là aux

confins du son, ce ciel ne sera plus que cercles, cycles de vie et sphères célestes.

Du tact endiablé, ayant "*martel en tête*" des *Toccatas* ou des *Gigues*, en passant par les incessantes allées et venues des quatre *Duette* BWV 802-805 où les sons sont comme doués de réversibilité, toute la musique de Bach s'avère un jeu d'investigation sonore. Et tout porte à croire que le musicien en lui se doublait d'un acousticien qui devait s'y entendre comme nul autre en matière de "*particules sonores*". N'est-ce pas d'ailleurs à une véritable danse des atomes, d'inspiration toute lucrétienne, que nous convie son art de la combinatoire sonore ?

Il devait pressentir que par simple vibration, le son est aussi une onde de propagation de nature électromagnétique. Un input, une impulsion, un pur signal auditif. Et si de la musique en naît, elle sera d'autant plus "*courante*". N'est-ce pas du reste ainsi qu'il faut l'entendre - *en courant continu* ? À l'instar de cette source énergétique qu'est le "*Stromklang*", ce courant sonore qui se met à gyrer et fuguer en tout sens dans ses "*Klavierübungen*". À l'un de ses proches il dut avouer qu'en guise d'exercices, ces œuvres pour clavier n'étaient à tout prendre que des *köstliche Zeivertreibungen*, d'exquis passe-temps, conçus pour se divertir l'esprit, s'affiner les doigts, et tuer le temps. Il alla même jusqu'à conseiller à ses élèves de les jouer à sec, à même un clavier en papier.

De toute évidence cela s'amorce par le vide. Presque en état d'apnée. Avec pour seul point d'appui une seule et même note, pointée 6 fois de suite. Note presque fatidique, et qui continuera à se jouer en arrière-fond à l'instar d'une basse continue. Est-ce un Lamento s'enlisant dans les lagunes vénitiennes, avec Alessandro Marcello en gondole ? Ou est-ce Jean-Sébastien Bach humant son heure dernière ? Ou n'est-ce pas plutôt la voix tue de l'*infans* qui se met là soudain à fredonner sous les doigts songeurs d'un claveciniste. Les musicologues ont du mal à s'accorder en matière d'attribution. Hésitant, interrogatif, le doigté à cordes pincées du claveciniste n'en sait guère plus. Seul lui importe la grâce souveraine de quelques notes qu'il laisse s'égrener dans le vide, comme dans la Sarabande de la *Partita N°3* en la mineur BWV 827. Et pour nous notifier encore au passage que nous sommes définitivement éphémères en ce bas-monde au vu de l'espace intersidéral. Pascal aurait sans doute dit que "*Nous sommes embarqués ...*" et nullement pour Cythère. Reste qu'il faut envers et contre tout poursuivre, nous plier au fléau qu'est la rotation terrestre et aux lois de la gravitation tonale. Clore le cycle et boucler la boucle pour que tout puisse faire retour. Et tout en laissant se dévider un simple écheveau de notes qui ne surgiront que pour retomber ultimement dans le silence qui les a vu naître.

Son *Art de la Fugue*, dont l'instrumentation n'a pas été fixée, déploie une scénographie fastueuse et qui tourne à vide. Sorte d'OVNI sonore, de *Perpetuum Mobile* qui lévite sur fond de silence, et pour se clore ultimement sur les notes

chiffrées du nom de son inventeur. Tout semble s'y étirer à perte d'ouïe, *ins Uferlose*, tant et si bien qu'on touche à l'orée du son, là où il devient pure "*sonnance*". Échos et répons. Signaux et ondes de fréquence.

Pourrait-on concevoir une forme musicale à partir d'un simple nuage ? Les *Variations Goldberg* le laissent supposer de ce que le son n'y est qu'une perturbation atmosphérique, ne faisant qu'ébruiter de l'air. Et qui se risque à l'inhaler tout autant qu'à l'écouter, aura vite fait d'entrer dans un état de flottaison mentale que la vue d'un simple nuage peut tout aussi bien lui inspirer. Ça ne fait que passer, et sans que rien ne se soit passé de bien notable. C'est dans l'air, dira-t-on. Une soudaine condensation de l'air, suivie de son évaporation. Rien de plus, exceptées quelques intempéries ou éclaircies, aurait sans doute suggéré John Cage pour qui le monde des sons était mutable à volonté et en transit permanent.

Au dire de la légende, Bach aurait composé ces Variations à la demande du comte Hermann Carl von Keyserling, ambassadeur de Russie à la cour de Dresde, et en vue de remédier par l'ouïe aux insomnies qui l'assaillaient périodiquement. Ce sont des pièces brèves, pour ne pas dire écourtées, et qu'une reprise peut toujours remettre en jeu, recycler en quelque sorte à titre de variante dans ce tour de ronde que l'œuvre effectue sur un mois, à raison d'une variation par jour.

"*On ne saurait s'en laisser*" - aurait dit Keyserling. Et l'emprise qu'elles exercent tient sans doute au souverain détachement qui les anime. Elles n'ont cure de qui les écoute. Et pour un claveciniste, ce ne sont d'abord qu'exercices savants pour se faire la main. Une singulière science du doigté y est du reste à l'œuvre. Quelque doigté qui ponctue en pointillés, brode en sourdine ou swingue à tout va. Le tout étant par juste une note d'atteindre à un son qui soit juste. Et le reste suivra par voie d'écho, pour ultimement se clore par là où tout dut s'amorcer. Une aria, un air de trois sous, murmuré au creux de l'oreille, et qui vous laisse plus que songeur.

©Siegfried Plümper-Hüttenbrink